

Annie Cohen-Solal

Le statut précaire du biographe

Annie Cohen-Solal. *Sartre 1905-1980*. Paris, Gallimard, 1985

Francine Bordeleau

Numéro 22, février–mars–avril 1986

Racontez-moi l'histoire!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20445ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1986). Compte rendu de [Annie Cohen-Solal : le statut précaire du biographe / Annie Cohen-Solal. *Sartre 1905-1980*. Paris, Gallimard, 1985]. *Nuit blanche*, (22), 54–55.

ANNIE COHEN-SOLAL

Le statut précaire du biographe

Entre l'auteur de romans historiques et le biographe, il existe des ressemblances fondamentales. En effet dans les deux cas, vérité et fiction sont sans cesse confrontées l'une à l'autre et l'écrivain, dès lors relégué à la fonction de scribe de l'exactitude, doit — dit-on — renoncer à la Création et à l'Imaginaire. «Romancier historique» et biographe seront ainsi évalués en fonction de leur capacité à dynamiser des données objectives et figées.

Nuit Blanche a voulu savoir comment Annie Cohen-Solal, première biographe de Sartre (S. de B. mise à part), se situe dans tout cela. Jeune femme de trente ans, madame Cohen-Solal est donc loin de l'image folklorique du biographe besogneux et austère. Et Sartre, ici, prend volontiers figure de personnage romanesque. Comment un individu aussi démesuré et aussi proche dans le temps s'appréhende-t-il? Et par delà l'objet «biographié», comment s'investit-on dans un tel projet?

Par Francine
Bordeleau



Annie Cohen-Solal

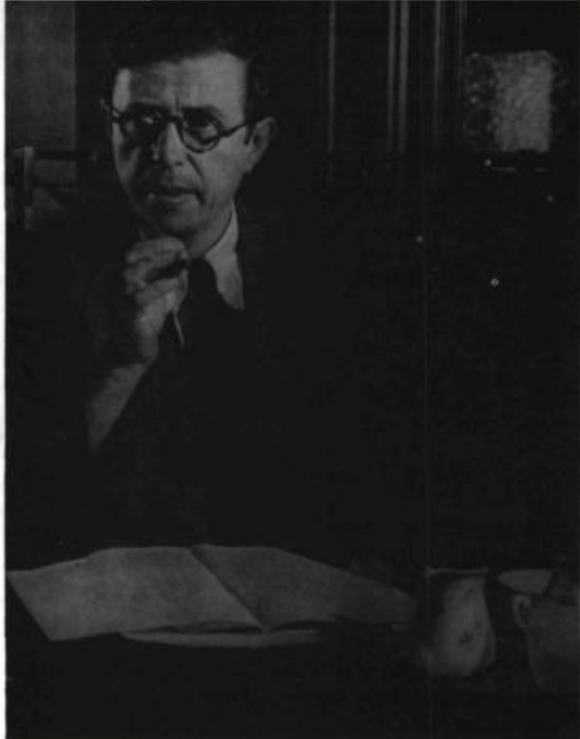
Premier lieu commun dont on affublera à jamais le biographe: il est, indubitablement, un vampire qui s'accapare la vie des autres, des *grands*, afin de se donner une identité ou une carte de visite, c'est selon. Annie Cohen-Solal ne refuse pas l'étiquette. Mais la proximité de Sartre aidant, ce n'est pas lui qu'elle dira vampiriser, mais les témoins de son existence encore vivants. Un scrupule lancinant qui l'aura beaucoup gênée. «On n'a pas le droit de faire ainsi

parler les autres de leur vie privée. Des gens pleuraient devant moi, des gens souffraient. Je m'expliquais — à moi, pour pouvoir continuer — que c'était pour la Vérité historique. C'est ce qui m'a sauvée de la culpabilité. Mais malgré ça, quelquefois on se dégoûte soi-même, on a l'impression de violer quelqu'un».

Je me demande, tout en n'osant poser la question, si le sexe du biographe y est pour quelque chose. Mais Cohen-Solal est déjà loin: en insistant sur le douloureux paradoxe de la pudeur et de l'obligatoire indiscretion, elle dit aussi que l'écriture de cette biographie l'aura fait renouer avec un enfantin désir d'être comédienne. «Je n'ai jamais été autant actrice qu'à ce moment-là. Avec les personnes que j'ai rencontrées, il y avait un travail d'empathie et d'identification. Je devais devenir mon interlocuteur, éprouver ce qu'il avait vécu pour restituer son Sartre. Le biographe joue tous les rôles et il est en même temps metteur en scène: celui qui assemble les bribes en un tout cohérent, qui confronte les *personnages* qu'il a joués et les met en place».

Un personnage de roman

Cela ressemble fort à la démarche intérieure du romancier. Pour Annie Cohen-Solal, dans la mesure où biographie et fiction font toutes deux appel à l'écriture, les procédés sont inévitablement les mêmes. «Ce qui appartient



Portrait de Sartre devant un de ses manuscrits, par Brassai.

au domaine de la fiction, c'est l'écriture», dit-elle. Une écriture qui n'est pas seulement mise en forme, mais qui participe intégralement de l'imaginaire. «Il y a des moments où il faut recréer, raconter, avec des mots, une atmosphère. Par exemple: dans les années 30, Sartre est professeur au lycée du Havre. Exactement comme font les romanciers, j'ai ramassé les documents les plus divers: chansons, journaux, photos d'époque. Pendant peut-être un mois, ça a été une immersion dans cette époque que je voulais raconter. Et j'ai écrit comme je sentais.»

Que l'on pense à Anne Hébert écrivant *Kamouraska* et *Les enfants du sabbat*, à Maurice Druon et ses *Rois maudits* ou même à Anthony Burgess s'amusant dans *Dernières nouvelles du monde*, le romancier n'en finit pas de se frotter à l'Histoire, de la réécrire, de la détourner, de la bafouer ou de s'en accommoder. En face de l'Histoire, une fois pour toutes immobilisée dans la lourdeur de temps qui n'ont que faire de sujets, de nous, l'écrivain rugit son *je*, un *je* dont on pourrait dire sans rire qu'il est éjaculé comme dans le jouir et comme dans la mort: avec violence et acharnement.

Annie Cohen-Solal, quant à elle, associerait ce *je* au style, à un *plus* qui déborderait de la mathématique historique. Ça ne la gêne donc pas trop que l'éditeur dise de son *Sartre* qu'il se lit comme un roman. Mais là-dessus, elle avoue avoir «tellement peur de la vulnérabilité du romancier. Mon problème avec l'écriture fait que je suis terriblement scientifique. La science et la vérification des sources me protègent.»

De quoi? De soi, fort probablement. N'est-ce pas une chance inespérée, pour le biographe, d'ainsi dévier le corps à corps? L'hydre, ça n'est plus la mouvance de son imaginaire et de ses attermoissements existentiels, mais l'opacité de l'Autre, concret, réel. Bonheur du biographe que de vaincre le monstre à grand renfort de documents et de témoignages; bonheur que de raconter la multiplicité du héros; bonheur ultime que de trouver un pont protecteur entre la nudité du moi et la cruauté du monde. Et si «la réalité dépasse la fiction», dit Cohen-Solal de Sartre, ça n'est jamais que celle d'un autre. Vulnérabilité de l'écrivain, qui morcelle son moi dans des per-



Sartre et Simone de Beauvoir en villégiature à Juan-les-Pins peu avant la guerre.



Sartre, Beauvoir et leur amie japonaise Tomiko Asabuki participent à la journée des intellectuels pour le Vietnam le 23 mars 1968.

sonnages de fiction relative; toute-puissance précaire du biographe qui, un instant seulement et illusoirement, se quitte sans deuil aucun, cherchant une possible Vérité.

Science ou fiction

Car si cette Vérité n'existe pas comme une, elle est cependant discernable comme plurielle. À ce que Annie Cohen-Solal appelle *carrefour*. Car si, dit-elle à propos de Sartre, «sa vérité, c'est celui que certains ont détesté, que d'autres ont aimé, et un être humain demeure toujours plein de contradictions, irréductible», le biographe a sans doute une longueur d'avance sur l'écrivain, du moins quant au sens final par lui poursuivi. Une plus grande certitude en somme, que donne un ancrage dans le concret de sources vérifiables. Une marge de sécurité.

Confrontés à l'écriture, «romancier historique» et biographe se retrouvent, dans cette zone vague, artères nouées. Mais ils ne déjouent pas encore l'Histoire et le réel, ils les restituent plutôt, les reconstituent, les transcrivent le plus fidèlement possible. Avec toujours cette faille, comme une malédiction adressée à l'exactitude des choses, dans laquelle un *je* imprévisible prend toute la place. Dans cette béance de l'écriture, Sartre biographe s'est déployé d'emblée, apparaissant, tel qu'en lui-même, à la fois misérable et grandiose. Cette culpabilité du biographe dont parlait Annie Cohen-Solal, n'est-elle pas, finalement, de dire *je* par personne interposée? De trouver, plus vrais que nature, son alibi et son prêtre-nom? ■

Annie Cohen-Solal. *Sartre 1905-1980*. Paris, Gallimard, 1985, 29,95 \$.

